

PAUL VERCHÈRES

Le mariage de Guy Verchères



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-082

Le mariage de Guy Verchères

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 603 : version 1.0

Le mariage de Guy Verchères

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

– Attention, extra, extra, lisez les dernières nouvelles. Les barbus commettent un nouveau vol.

Les gens s’approchaient en courant.

– Un journal !

– Voilà !

– Un ici !

– Tenez !

Les gens s’éloignaient en lisant avidement les dernières nouvelles.

Encore un exploit des barbus..

Les barbus ! Ce nom courait par toute la ville depuis quelque temps.

Dans les restaurants, tous se parlaient.

– Vous avez lu les dernières nouvelles ?

- Oui. Encore les barbus !
- Justement.
- C’est leur treizième vol ?
- Oui, en quinze jours. Ils ont déjà amassé plus d’un million.

Les conversations allaient leur train.

On critiquait.

- La police ne vaut rien.
- Elle ne peut pas arrêter les bandits.
- La police est vendue !
- Les barbus l’ont achetée.

Mais d’où venait ce nom de barbus ?

Tous les bandits de la nouvelle bande portaient des barbes. De longues barbes, brunes ou noires.

Les bandits ne manquaient pas d’audace.

Déjà ils avaient une quinzaine de meurtres à leur crédit.

Les barbus entraient dans les banques ou autres sortes d’édifices, une mitrailleuse à la main.

Ils déchargeaient immédiatement leurs armes sur ceux qui essayaient de protester.

La police était déjà accourue à l'appel d'une banque.

Mais les barbus, toujours au nombre de cinq ou six, avaient déchargé leurs mitraillettes sur les pauvres agents.

Trois avaient été tués et deux blessés.

Les bandits avaient fui avant l'arrivée de renforts.

Jusqu'au maire de Montréal qui recevait des plaintes de ses concitoyens.

La population était effrayée.

On se demandait si ce ne serait pas bientôt le tour de leurs parents, leurs enfants ou encore eux-mêmes.

Enfin, le maire décida de prendre lui-même les choses en mains.

Aussi, ce matin-là, il y avait grande réunion dans la salle de conseil, à l'hôtel de ville.

On pouvait voir plusieurs haut-placés de la

gent policière.

Quelques conseillers avaient tenu à assister à la réunion.

Lorsque tout le monde fut arrivé, le maire lui-même prit la parole.

– Devant les nombreuses plaintes des concitoyens de ma ville, je me suis vu dans l’obligation de convoquer cette assemblée spéciale.

Le chef de police se sentit mal à l’aise. Le maire allait sans doute l’attaquer.

– Il faut faire quelque chose pour calmer ma population. Monsieur le chef, pouvez-vous m’expliquer comment il se fait que vous n’avez pas encore mis la main sur un de ces fameux barbus.

Le chef de police Bonenfant se leva

– Votre honneur, la réponse est facile. Ces bandits sont très forts, bien armés et n’ont pas froid aux yeux. Pour en venir à bout, il faudrait tout d’abord attaquer la tête dirigeante. Mais qui est cette tête ? Nous ne le savons pas.

– Mais faites quelque chose, bon Dieu. Grouillez-vous. Empêchez ces meurtres horribles.

– Même nos policiers craignent pour leur vie. Je ne vous le cache pas, votre honneur, jamais Montréal n’a été dans une pareille situation. Si au moins, nous pouvions avoir le signalement d’un seul de ces bandits. Mais non, ils portent toujours leur fameuse barbe.

– Une barbe postiche, je suppose ?

– Nous ne le savons pas. Mais pour répondre à votre demande, je dois vous dire que j’ai mobilisé tous nos hommes. J’ai même négligé la circulation de la ville. À partir d’aujourd’hui, vous trouverez, dans chaque banque, trois constables armés de mitrailleuses. Je plains les barbus qui voudront y entrer. Ils ont ordre de tirer, de tuer.

– Très bien, dit le maire. Mais les autres édifices.

– Nous avons protégé la plupart des gros édifices. Nous avons installé de nouveaux systèmes d’alarme et, enfin, vingt hommes se

tiennent constamment au poste central, prêts à accourir au moindre appel.

– Bon, je vois que vous avez décidé de prendre la situation en mains. C’est parfait. J’espère que ces mesures calmeront un peu ma population. Il faut lui laisser savoir qu’elle est protégée. Vous appellerez tous les journalistes. Vous leur ferez part des nouvelles précautions que vous avez prises. Vous ferez paraître des photographies dans les journaux. Enfin, beaucoup de publicité. Vous me comprenez ?

– Oui, votre honneur.

Quelques secondes plus tard, l’assemblée était terminée.

Le même soir, les journaux sortaient de gros en-têtes.

LA POLICE SE REVEILLE.

LE CHEF DE POLICE PREND LES MESURES NÉCESSAIRES POUR ARRÊTER LES BARBUS.

PEUPLE DE MONTRÉAL, DORMEZ EN PAIX, LA VILLE EST PROTÉGÉE.

Plusieurs photographies accompagnaient ces

articles fulgurants.

La stratégie du maire eut plein succès.

Les esprits semblaient se calmer.

Les banques commençaient à nouveau à recevoir leurs clients.

Et dès le lendemain, la vie de Métropole avait repris son cours normal.

La population était en sûreté.

Que feront les barbus ?

Arrêteront-ils leur vague de crimes ?

II

Tout alla bien pendant deux jours.

Puis soudain, les Barbus firent à nouveau leur apparition.

Mais cette fois, ils agirent différemment.

Dans l'espace d'une seule journée, ils dévalisèrent huit restaurants et trois clubs de nuit.

Trois personnes furent tuées et quatorze blessées assez grièvement.

– Où est donc la police ? criaient les gens.

– Elle surveille les banques... la belle affaire.

Le public commença à s'affoler à nouveau.

Soudain, au milieu d'une séance du conseil, un conseiller eut une idée lumineuse.

– Je l'ai. J'ai trouvé le moyen de prendre les Barbus.

– Quoi ?

– Dites vite !

– Parlez !

Le conseiller éleva la voix :

– Il n’y a qu’un seul moyen, un seul homme pour venir à bout des barbus !

– Qui ?

– Guy Verchères.

Il y eut un silence général.

Puis les protestations vinrent de toute part.

– Un ancien voleur !

– L’Arsène Lupin canadien !

Le conseiller se leva et fit signe à tous de se taire.

– Vous dites que Verchères est un ancien cambrioleur.

– C’est vrai !

– Je ne le nie pas. Mais monsieur Verchères n’a-t-il pas changé de vie depuis quelques années. N’a-t-il pas prouvé à la population qu’il était revenu dans le droit chemin ? Combien de

pauvres malheureux a-t-il aidés ? Quelle est la personne ici présente qui oserait dire : « J'ai fait autant que Guy Verchères pour la population. » Même monsieur le maire, qui a fait beaucoup. Guy Verchères est présentement la terreur de tous les bandits non seulement de la Métropole mais de tout le Canada. Sa réputation est même étendue jusqu'aux États-Unis. Je le dis et je le répète avec toute ma conviction, Guy Verchères est d'après moi l'homme qu'il nous faut.

Un nouveau silence.

Puis un conseiller applaudit légèrement.

Un autre l'imita.

Quelques secondes plus tard, tous les conseillers se rangeaient à cette proposition.

Il fallait avoir recours à l'Arsène Lupin canadien français, à l'homme qui sème la terreur parmi les gens de la pègre, à celui que même la police redoute, Guy Verchères.

*

Trois automobiles vinrent s'arrêter devant l'appartement de l'ex-cambrioleur.

Une quinzaine d'hommes en descendirent.

Parmi le lot, on remarquait le maire de Montréal, le président du comité exécutif, le chef de Police, deux juges et des conseillers.

Le journaliste de Police-Journal était dans la fenêtre.

– Mais ils viennent ici ?... Qu'est-ce qu'ils peuvent bien nous vouloir.

– Je m'en doute, murmura Guy.

La clochette de la porte tinta :

– Va ouvrir, fit Guy.

Paul se dirigea vers la porte.

Il ouvrit.

Il se trouva face à face avec monsieur le maire !

– Oh, monsieur le maire !

– Bonjour, monsieur Verchères. Votre cousin est ici ?

– Oui. Veuillez entrer.

Bientôt, les deux petits appartements que partageaient Guy et son cousin furent comblés.

Guy s'était levé à l'approche de ses visiteurs.

– Monsieur le maire, messieurs, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

Le maire prit la parole.

– Verchères, je viens solliciter votre concours au sujet de ma population. Ce n'est pas seulement en mon nom personnel, mais aussi en celui de mes concitoyens que je fais cette démarche.

– De quoi s'agit-il, monsieur le maire ?

– Des barbus !

Verchères sourit :

– Je dois avouer que je m'en doutais.

Le maire continua :

– Nous avons étudié le problème sur tous ses angles et nous en sommes venus à la conclusion qu'il fallait un homme supérieur pour triompher de cette bande de criminels.

Tous gardèrent le silence.

Ils attendaient la réponse du fameux Guy Verchères.

Enfin, ce dernier se décida à parler.

– Monsieur le maire, messieurs. Je n’ai peut-être qu’une seule qualité mais, ordinairement, je me mêle de mes affaires. Jamais je n’ai entravé les plans de la police en ce qui regarde l’arrestation des criminels. Parfois, un pauvre diable me demande de venir à son secours. C’est difficile pour moi de refuser. Je lisais avec terreur les exploits des Barbus mais je savais que la police s’occupait de l’affaire. Je désirais ardemment entrer en lutte contre eux, mais je ne voulais pas entraver ses plans. Mais maintenant que vous me laissez le champ libre...

Le maire fit, joyeux :

– Vous acceptez ?

– Comment pourrais-je refuser un appel de toute votre population ? Je vous promets de faire tout en mon possible pour mettre la main sur ces barbus. Ces gens sont de grandes intelligences, au

sang froid et à la détermination indéniables.

Le maire tendit la main à Verchères.

– Je vous remercie, Guy. Je suis sûr que vous serez à la hauteur de la situation.

Le même soir, tous les journaux annonçaient la grande nouvelle :

– GUY VERCHÈRES ENTRE EN LUTTE CONTRE LES BANDITS.

Paul Verchères était aux oiseaux.

Guy lui avait promis de lui donner toutes les nouvelles les plus importantes de son enquête.

Voilà donc l’Arsène Lupin canadien qui entre en guerre contre la plus terrible bande de criminels du pays.

Les espoirs de la population reposent sur Verchères.

Qu’arrivera-t-il ?

Comment s’y prendra Guy pour ne pas décevoir les espoirs qui naissent ?

III

En face de la maison appartements où habitaient Guy et son cousin, il y avait un petit café.

Là, on servait de la boisson et de légers repas.

À sept heures du matin, un homme entra.

Il alla se placer tout près de la fenêtre.

Il commanda un sandwich et une bouteille de bière.

Puis, dépliant un journal du matin, il se mit à lire les dernières nouvelles.

Mais il n'était pas très attentif à sa lecture. Il jetait constamment un coup d'œil sur la maison qui se trouvait en face.

Vers huit heures, l'homme se leva, paya sa consommation et sortit.

Il marcha jusqu'au coin de la rue et, là, il fit

signe à un type qui semblait se promener.

Immédiatement, l'autre homme vint à sa rencontre.

– Et puis ?

– Rien encore.

– Je vais te remplacer ?

– Oui. Pit sera sur le coin à neuf heures.

– O.K.

Pendant qu'un des hommes se dirigeait vers le petit café, l'autre montait dans un tramway et filait en direction du centre de la ville.

Son compagnon alla s'asseoir à la même table que tout à l'heure.

La table la plus près de la fenêtre.

Il commanda une consommation.

Il regardait constamment au dehors, comme s'il attendait quelqu'un.

Tout à coup, il sursauta :

La porte de la maison qu'il surveillait venait de s'ouvrir,

– C’est le cousin... c’est Paul Verchères.

Le bandit sourit :

– Verchères veut nous combattre... ah, ah, ah.

À dix heures, l’homme se leva.

Il paya sa consommation et sortit.

Quelques secondes plus tard, un gros homme venait prendre sa place.

Le garçon s’avança :

– Monsieur ?

– Une bière.

Le commis le servit.

– Belle journée, n’est-ce pas ? fit le gros homme.

– Très belle.

Il y avait six ou sept autres clients dans le café.

Le gros homme se mit à boire sa bière.

Cinq minutes plus tard, il finit brusquement sa bouteille de bière.

Il paya et sortit.

C'est qu'il venait de voir sortir Guy Verchères de la maison d'en face.

L'homme sauta dans un taxi.

Quelques minutes plus tard, il rejoignait ses deux compagnons dans une petite maisonnette.

– Eh bien ?

– Il est sorti.

– L'appartement est vide ?

– Oui.

– Alors allons-y.

Les trois hommes prirent lentement le tramway comme de simples promeneurs.

Ils arrivèrent vis-à-vis la maison appartements.

Comme s'ils étaient des habitués, ils entrèrent.

Verchères habitait la chambre numéro 11.

Ils montèrent.

Avec la rapidité de l'éclair, l'un des trois hommes sortit un passe-partout de sa poche.

Après quelques secondes, il réussit à ouvrir la porte.

Les voisins n'avaient rien remarqué.

Ils entrèrent en évitant de faire le moindre bruit.

– Replace la serrure, Jos.

– Ne crains rien.

Celui qui s'appelait Jos mit tout en ordre, puis entra à son tour.

– J'ai hâte de lui voir la figure, fit le gros homme qui s'appelait Pit.

– Il aura toute une surprise.

Jos appela son compagnon.

– Hé Carl, sais-tu s'il vient dîner ?

– Ordinairement, il mange au restaurant. Mais il se peut qu'il vienne quand même.

Pit demanda :

– Mais si son cousin arrive avant lui ?

– Nous l'arrangerons proprement.

– Ne crains rien, nous en prendrons soin.

Jos sortit un paquet de cartes.

Les hommes se mirent à jouer.

Ils évitaient cependant de parler à voix haute.

Vers midi, Pit fouilla dans les provisions des deux cousins et les trois hommes prirent un petit lunch.

Vers cinq heures, la noirceur commença à pénétrer dans l'appartement.

Mais les hommes n'allumèrent pas la lumière.

Vers six heures, ils entendirent un bruit de pas.

– Attention, fit Pit, je crois que quelqu'un vient.

Les pas se rapprochaient.

– Oui, c'est ici.

Les hommes se reculèrent au fond de la pièce.

Il y eut un grincement à la serrure.

Puis la porte s'ouvrit.

Un homme entra et referma la porte.

Puis, il alluma la lumière.

Il resta muet d'étonnement.

Guy Verchères avait devant lui trois hommes portant une grande barbe et armés jusqu'au

poing.

Il était tombé dans un piège.

IV

– Bonsoir monsieur Verchères, fit le gros Pit.

L’Arsène Lupin canadien s’était déjà vu dans des situations beaucoup plus périlleuses.

Il ne perdit pas son sang-froid.

– Tiens de la visite, fit-il en souriant.

Il s’avança au centre de la pièce.

– N’advancez plus, cria Jos.

– Alors, vous désirez messieurs ?

Carl ricana :

– Il fait son fanfaron, il ne rira pas quand nous lui apprendrons ce que nous voulons.

Les deux autres éclatèrent de rire.

Verchères reprit très sérieusement :

– Alors, messieurs, j’attends... que me voulez-vous ?

Jos déclara :

– Nous faisons partie de la bande des Barbus.

Verchères ne broncha pas.

– Des Barbus, répéta Jos.

Verchères ricana :

– Imaginez, je l’avais deviné en voyant votre barbe.

– Notre barbe... ah oui, c’est vrai, fit Pit.

Jos reprit la parole.

– Nous n’avons pas de temps à perdre.
Monsieur Verchères, vous allez nous accompagner.

– Où ?

– Inutile de questionner, vous ne saurez rien.
Nous ne faisons qu’exécuter les ordres du chef.

– Le chef ?

– Oui.

Jos se dirigea vers le téléphone.

Il signala un numéro et dit simplement :

– Tout va bien, envoyez une automobile.

Puis il raccrocha.

– Qui est votre chef ? demanda Verchères.

Les trois hommes se mirent à rire.

– Il nous questionne sur le chef, ah, ah, fit le gros Pit.

– Nous ne le connaissons même pas, dit Jos.

– Peut-être que tu seras plus heureux, dit Carl à Verchères, puisque le « boss » veut te voir.

– C’est un chanceux, fit Pit. Il le connaîtra avant nous.

– Guy Verchères, c’est un homme important, dit Jos, mais c’est aussi un salaud qui veut nous faire la guerre.

En disant cela, il donna un coup de poing à la figure de Verchères.

Carl était à la fenêtre.

– Voilà la voiture, dit-il tout à coup.

Jos se plaça derrière Verchères.

– Descends le premier, Pit, et attends-nous en bas.

– Et Verchères ?

– Verchères ?

Jos sourit.

Il se recula de quelques pieds et donna à l’Arsène Lupin canadien un terrible coup de crosse de revolver.

Verchères s’écroula sous le coup.

Jos fit signe à Carl.

– Aide-moi. Tu comprends, un gars qui a pris un coup de trop !

– Je saisis.

Ils descendirent l’escalier en évitant de faire le moindre bruit.

Mais rendus dans la rue, Jos et Carl se mirent à chanter.

Verchères, presque accroupi, se tenait entre eux deux.

Les passants les regardaient, les prenant pour des soulards.

Ils montèrent dans la voiture où déjà Pit les

attendait..

– On part ? demanda le chauffeur.

– Oui.

La voiture démarra.

Aussitôt qu'elle se fut éloignée quelque peu de la ville, Jos ajusta des petits stores aux fenêtres de l'automobile.

– S'il reprend connaissance, il ne pourra rien voir.

La voiture roula pendant une grosse heure.

Puis enfin, elle s'arrêta devant un joli cottage.

La voiture roula jusqu'au garage.

Un domestique vint ouvrir les portes.

L'automobile entra dans le garage.

Alors, ses occupants descendirent de la voiture.

Verchères était revenu à lui et pouvait maintenant marcher seul.

Mais au lieu de se diriger vers la sortie du garage, les bandits l'emmenèrent au fond.

Là ils ouvrirent une porte. Il y avait plusieurs marches descendant sous terre.

Verchères arriva enfin dans une grande salle où se trouvait un grand nombre d'hommes.

Une vingtaine environ.

Aucun ne portait de barbe. Tous gardèrent le silence en voyant entrer l'Arsène Lupin canadien.

Pit alla frapper à une petite porte de côté.

Alors Verchères vit sortir de cette porte un petit Chinois mesurant environ quatre pieds et un autre personnage portant une très grosse barbe et un masque sur les yeux.

De plus, il avait une cagoule comme coiffure et le reste de ses vêtements se terminait en une sorte de jupe longue et large.

En vérité, on aurait pu le prendre pour un moine.

Pit prononça :

– Voilà l'homme, chef !

La sorte de moine à longue barbe fit des signes au petit Chinois.

Le Chinois, qui devait servir d'interprète, dit à Pit :

– Le chef veut le voir dans son bureau.

– Très bien.

Pit poussa Verchères dans le petit bureau. Le chef entra et referma la porte derrière lui. Il était seul avec Verchères.

Que se passera-t-il ?

Verchères serait-il vraiment le premier homme à voir la figure de ce fameux chef ?

V

Sans parler, le chef fit signe à Verchères de s'asseoir.

Guy obéit.

Le chef se dirigea à pas lents vers le fond de la pièce.

Il ouvrit une autre porte et disparut.

Verchères se frotta les yeux :

– Il me laisse seul ! Diable... quelle sorte de type est-ce ? Un vieillard peut-être, il marche tellement lentement. Un muet, il ne parle pas.

Verchères se demandait ce qui allait arriver.

Le chef était disparu et ne revenait pas.

Était-ce un autre piège ? Que voulait dire tout ceci ?

Soudain, la porte au fond du bureau s'ouvrit lentement

Alors, Verchères resta muet d'ahurissement.

Il s'attendait de voir apparaître à nouveau le grand chef de la bande des Barbus, mais c'était une femme qui venait de franchir le seuil de la porte.

Une femme comme rarement Verchères en avait vue.

Elle avait les cheveux d'un beau blond, les yeux noirs et les plus beaux cils du monde.

Ses lèvres auraient rendu jalouse un manufacturier de bâton de rouge et, tant qu'à son corps, on en devinait les lignes harmonieuses sous la légère robe de crêpe noire.

Elle resta là quelques secondes à contempler Guy Verchères.

Puis après avoir refermé la porte, elle s'avança au milieu de la pièce.

Verchères la suivait des yeux.

C'était plus qu'une beauté, c'était une déesse.

Elle alla s'asseoir derrière un petit bureau et regarda l'Arsène Lupin canadien.

Enfin elle se décida à parler.

– Guy Verchères...

Elle ouvrit le tiroir du bureau et sortit un long porte-cigarettes.

Elle choisit une cigarette, la plaça puis ralluma :

– Vous fumez ?

Très maître de lui, Verchères accepta.

– Il y a bien longtemps que je désirais vous connaître. Je n'avais jamais eu l'occasion de vous rencontrer.

Verchères ne répondit pas. Il regardait la jeune beauté.

Il ne l'avait jamais vue auparavant.

Était-ce là le chef de la bande de Barbus ?

Elle reprit :

– Savez-vous que je vous fais un insigne honneur ?

– Ah !

– Vous êtes la seule personne au monde qui

sachiez maintenant que le chef de la bande des Barbus est une femme.

– Ah, vous êtes le chef ?

C’était bien elle.

Une femme !

Une femme à la tête de cette bande de criminels.

Elle sourit devant la perplexité de Verchères.

– Tu n’aurais jamais cru, mon cher Guy, qu’une femme fut à la tête de tout ce complot ?

– Non, je l’avoue.

Il y eut un silence :

– Sais-tu que la police de Montréal fourmille d’imbéciles ?

Malgré lui, Verchères sourit :

– Mes hommes sont devenus riches en l’espace de quelques jours. Moi, je me suis mise millionnaire. Après le vol des banques, j’étais bien décidée à arrêter là mes péripéties. Mais la police a voulu me défier. J’ai ri d’eux en continuant les exploits des barbus. Ensuite, tu as

voulu me braver !

– Je ne m'avoue pas encore battu.

– Tu as du courage. Mais même si tu parviens à sortir d'ici, tu ne pourras jamais prouver que je suis le chef de la bande. Tu n'as aucune preuve contre moi. Tu ne peux rien faire.

Verchères devait avouer que c'était la vérité.

La jeune fille se leva et s'approcha de Guy.

– Tu me plais beaucoup, Verchères ; j'avais souvent entendu parler de toi. Tu hantais mes rêves de jeune fille et, aujourd'hui, tu es mon prisonnier...

Elle était maintenant tout près de Verchères.

– Je vais te faire une déclaration, Guy.

– Ah !

– Je t'aime.

Malgré la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait, Verchères se mit à rire. C'était plus fort que lui.

– Vous m'aimez !

Elle se raidit, choquée.

– Ne ris pas, c’est la vérité.

– Mais vous ne me connaissez pas.

– Je t’aime et je te veux à moi, tu entends !

Verchères regarda en face cette beauté affolante.

Était-elle folle ?

Aimer celui qu’elle pouvait considérer désormais comme son pire ennemi.

– Puis-je au moins savoir le nom de mon amoureuse ? fit narquoisement Guy.

– Appelle-moi Rosita.

– Rosita !

Elle vint s’asseoir tout près de Guy.

– Guy, peux-tu dire que je ne suis pas belle ?

– Non, vous êtes très jolie.

– J’ai toujours rêvé d’un homme comme toi. Un homme qui n’a peur de rien. En plus, je suis millionnaire.

– De l’argent que tu as volé.

– Qui peut le prouver ? Personne.

Elle se leva et se mit à marcher de long en large.

– Je vais te faire une déclaration qui va te surprendre.

– Plus rien ne me surprendra maintenant.

– Non, eh bien écoute-moi. J’ai décidé de faire de toi... mon mari !

Comment Guy Verchères sortira-t-il des griffes de cette aliénée ?

Rosita est-elle sérieuse quand elle parle de mariage !

IV

Guy Verchères trouvait réellement la situation amusante.

Pour la seconde fois, il éclata de rire.

– Vous oubliez que pour un mariage, il faut le consentement de l'époux.

– Non, je ne l'oublie pas. Votre consentement, vous le donnerez, je vous l'arracherai.

– J'aimerais bien savoir comment ?

– Vous l'apprendrez bientôt.

Elle se dirigea vers la porte du fond.

– Pour le moment, je vais donner des ordres. On vous gardera ici et vous serez bien traité. Dans deux jours, je reviendrai vous voir. Si vous consentez à m'épouser, tout ira bien, sinon, vous m'épouserez quand même, malgré vous ! Malgré vous !

Elle sortit au fond.

Verchères jeta sa cigarette.

– Elle est vraiment folle, il n’y a pas d’erreur. Je trouve ça très amusant. Bien d’autres que moi profiteraient de la situation. Épouser la plus jolie femme du monde, une millionnaire en plus. Jamais la police ne mettra la main sur elle, elle n’a pas de preuves et puis elle dit qu’elle m’aime.

Verchères répéta :

– Oui, j’en connais plusieurs qui profiteraient de la situation, mais pas moi. J’ai décidé de combattre le crime et je le combattrai jusqu’à la mort.

La porte du fond s’ouvrit à nouveau.

Rosita parut.

Mais cette fois, elle était vêtue de son costume de moine et portait sa barbe.

Elle n’adressa pas la parole à Verchères.

Elle sortit par la porte qui donnait dans la grande salle.

Deux minutes plus tard, elle entra

accompagnée du petit Chinois et de deux autres chenapans.

Elle fit signe.

L'un des bandits s'adressa à Verchères.

– Suivez-moi, le chef m'ordonne de vous conduire à votre chambre.

Verchères obéit.

Il passa devant Rosita et elle lui murmura à l'oreille.

– Réfléchis, mon amour ; tu as deux jours.

Verchères ne répondit pas et sortit à la suite des deux hommes.

Ils suivirent un long corridor.

Soudain un des hommes s'arrêta devant une lourde porte de fer.

Il introduisit une grosse clef dans la serrure puis tourna.

La serrure eut un déclic.

Il tira ensuite quatre gros verrous et ouvrit la porte.

Il y avait une seconde porte.

Cette dernière était en bois.

Le bandit sortit une autre clef et l'ouvrit.

Verchères se trouva alors dans un petit appartement carré.

Il n'y avait aucune fenêtre. Un lit, une table et deux chaises garnissaient la pièce qui était éclairée à l'aide de lumières fluorescentes.

Les bandits sortirent en refermant les deux portes derrière eux.

Verchères se mit à examiner l'appartement.

Il se rendit compte que la pièce était ventilée par de l'air conditionné.

Il était certainement encore sous la terre, puisqu'il n'avait monté aucun escalier.

– Attendons les événements, il est inutile de vouloir sortir d'ici.

Verchères s'assit sur le bord du lit, la tête entre les mains.

Tout à coup, il sursauta :

Une voix résonnait dans la chambre.

– Monsieur Guy Verchères, si vous voulez manger, vous n’avez qu’à pousser le petit bouton près de la porte. On viendra vous porter quelque chose.

Verchères regarda autour de lui.

D’où venait cette voix ?

Verchères en trouva vite la réponse.

Il aperçut sur le mur gauche, en haut, un petit haut-parleur.

– Il y a donc un service de microphone ici ?

Puis, il pensa :

– Un repas ?... Moi qui n’ai pas soupé... ce ne serait pas mal !

Il s’approcha de la porte et sonna.

Quelques secondes plus tard, il entendit s’ouvrir la première porte, puis la seconde.

Un homme apparut avec une assiette fumante.

– Merci, fit Guy.

L’homme allait partir !

– Un instant, dit Verchères.

– Oui monsieur ?

– Je dois rester deux jours ici. Je n’aime pas rester à rien faire. Vous n’auriez pas de l’ouvrage à me donner ?

– Je peux en parler au chef.

L’homme sortit.

– Je suis aussi bien de prendre une chance !

Verchères commença son repas.

Cinq minutes plus tard, la porte s’ouvrit à nouveau.

Un homme d’une quarantaine d’années apparut.

– Je suis envoyé par le chef, dit-il. Vous désirez travailler ?

– Oui.

– Que savez-vous faire ?

– Mon Dieu, à peu près n’importe quoi !

L’homme réfléchit :

– Eh bien ici, nous avons une boulangerie !

C'est à quoi servait cet ancien souterrain ; nous sommes obligés de continuer à fabriquer du pain. Vous comprenez ?

– Oui.

– J'aurais peut-être de l'ouvrage pour vous !

– Je connais ça la boulangerie, mentit Verchères.

– Tant mieux ! Mais je tiens à vous prévenir. Nous avons exactement douze gardiens armés de mitrailleuses. Donc inutile d'essayer de vous sauver !

– Je comprends.

– Donc, je pourrai vous employer demain matin.

– Tant mieux ! Je ne peux rester à rien faire.

– Je viendrai vous chercher à huit heures. Souvenez-vous, je donne l'ordre de vous tuer au moindre geste. Si je vous emploie, c'est qu'il me manque un homme. Sans ça, vous seriez resté ici.

Quelques secondes plus tard, l'homme sortait. Verchères a-t-il un plan derrière la tête ?

Réussira-t-il à échapper à ses gardiens ?

VII

Paul Verchères était arrivé chez lui quelques minutes après le départ de son cousin avec les trois bandits.

– Tiens, Guy n'est pas arrivé ? se dit-il.

Paul, au lieu de sortir pour souper, décida de manger à la maison.

Il se dirigea vers la petite pièce qui leur servait en même temps de cuisine et de salle à manger.

Il ouvrit la porte de la glacière.

– Oh, mais non, je me suis trompé : Guy est venu et il a mangé.

Regardant de plus près, Paul sortit une assiette contenant du jambon cuit.

Il murmura :

– Il avait faim, le même cousin. J'avais acheté une livre de jambon cuit hier soir et il en reste à

peine une demi-livre.

Paul alla chercher le pain. Il ne restait que deux tranches.

– Dieu ! Guy a mangé comme quatre hommes.

Paul s’attabla et mangea le peu qui lui restait.

Puis un peu après le repas, ne voyant pas apparaître Guy, il décida d’aller passer la soirée au cinéma.

Mais lorsqu’il revint après le spectacle, il fut surpris de ne pas apercevoir Guy.

Soudain, il songea :

– C’est ça, il a trouvé une piste et il poursuit les Barbus.

Et Paul se mit au lit.

Il était heureux en songeant que son cousin reviendrait le lendemain avec de glorieuses victoires et de bonnes nouvelles pour le journaliste de Police-Journal.

Après avoir fait sa toilette, comme il ne restait plus de pain, Paul décida d’aller déjeuner au petit café d’en face.

Lorsqu'il entra, il n'y avait aucun client.

Derrière le comptoir, le propriétaire lisait un journal.

– Bonjour Basile.

– Tiens, bonjour monsieur Paul.

Paul s'assit :

– Qu'est-ce qu'on peut vous servir ?

– Un café et deux toasts.

– Très bien.

L'homme prépara le déjeuner.

Paul lui emprunta son journal et se mit à lire les dernières nouvelles.

– Voilà monsieur Paul.

– Merci.

Basile ne s'éloigna pas.

– Votre cousin en a pris une vraie hier après-midi !

– Comment ça ?

– Vous ne savez pas ?

– Mais non, il n'est pas encore rentré. Basile se mit à rire.

– Ça ne me surprend pas. Cré Guy.

– Que voulez-vous dire ?

– Ben, hier après-midi, Guy vous a reviré une de ces brosses avec trois de ses amis...

– Qu'est-ce que vous dites ?

– La vérité. J'vous dis que c'en était toute une. Même que ses amis étaient obligés de le porter.

– Vous faites erreur.

Mais Basile continuait :

– Mais ses amis aussi étaient ben ! Ils chantaient comme des perdus. Ils sont tous montés dans une auto puis y sont partis.

Paul n'en pouvait croire ses oreilles.

– Écoutez, Basile, je vous dis que vous faites erreur !

– Comment ça j'fais erreur ? Je connais monsieur Guy, J'vous dis que c'était lui.

– Peut-être. Mais vous savez comme moi que

Guy prend rarement un coup.

– C’est la première fois que je le vois aussi « pacté ».

– Et moi, je ne l’ai jamais vu. Il y a quelque chose de louche là-dessus.

Basile se mit à réfléchir.

– Écoutez donc, je pense à quelque chose ?

– Quoi donc ?

– Vous parlez de quelque chose de louche...

– Vite, parlez !

– Ça se peut-y qu’un homme se saoule en dix minutes ?

– Dix minutes ?

– Oui.

Paul sourit :

– Voyons, c’est ridicule.

– Ah ben ça par exemple !

– Voulez-vous me dire ce que vous avez ?

– Eh ben votre cousin est entré à son appartement ben correct. Il marchait droit, je

vous le garantis.

– Bon, ensuite ?

– Ensuite, dix minutes plus tard, j’le vois ressortir avec trois hommes et il ne se tenait plus debout.

Paul se leva, effaré.

– Vous auriez dû me conter ça avant ce matin. C’est clair, Guy a été enlevé et probablement par ces bandits de barbus.

– Qu’est-ce que vous dites ?

– Guy est prisonnier et il faut le sauver. Ceux qui l’ont entre les mains ne lui donneront pas de chances.

Paul finit son café en vitesse.

Comme il allait sortir, Basile le rappela :

– Monsieur Paul, j’pense que j’pourrais vous aider !

– Comment ça ?

– Ben, hier matin, y est venu un gros homme prendre une bouteille de bière. Il s’est assis là dans la fenêtre et regardait constamment dehors.

Eh ben j'pense que c'est un de ces trois hommes-là.

– Si je vous montrais son portrait, le reconnaîtriez-vous ?

– Mais...

– La vie d'un homme est en jeu. Il n'y a pas de temps à perdre.

Paul trouvera-t-il quelque chose ?

VIII

Après que Basile eut fermé temporairement son café, lui et Paul Verchères se précipitèrent dans un taxi.

Le journaliste cria au chauffeur :

– Vite, au bureau de la sûreté.

L'auto démarra.

Rendu à l'hôtel de ville annexe, Paul demanda à voir le chef Bonenfant.

Le chef venait d'arriver.

– Monsieur Verchères veut vous voir, lui dit sa secrétaire.

Pensant qu'elle voulait parler de Guy, le chef répondit :

– Faites-le entrer !

Paul parut, accompagné du restaurateur.

– Ah, c'est vous Paul ?

- Ça vous surprend ?
- Un peu, ma secrétaire m’avait annoncé monsieur Verchères et je croyais que c’était Guy.
- Paul secoua la tête.
- Ça ne peut être Guy.
- Comment ça ?
- J’ai de bonnes raisons de croire que les Barbus se sont emparés de lui.
- Quoi ?
- Parfaitement. Monsieur Basile va vous raconter ce qu’il a vu.
- Basile fit un récit de ce qui s’était passé la veille vers six heures.
- L’affaire est claire, dit Bonenfant. On avait assommé votre cousin.
- Je le crois, fit Paul. Maintenant, monsieur Basile croit pouvoir reconnaître un des trois hommes. Un gros qui était allé au café durant l’après-midi.
- Les hommes ne portaient donc pas de barbes ?

– Mais non, et c’est ça qui va causer leur perte. Mais ils ne pouvaient sortir sur la rue comme ça avec leur barbe sans se faire remarquer des passants. Ça aurait pu faire échouer leur plan.

– Je comprends.

Bonenfant se leva :

– Suivez-moi, messieurs, nous allons regarder les photographies. Je serais bien surpris si nous n’avions pas affaire à un ancien bagnard.

– C’est bien ce que je souhaite.

Les trois hommes sortirent du bureau.

Bonenfant conduisit Basile aux casiers judiciaires.

Un par un, il fit défiler des séries de portraits devant le propriétaire du café.

Chaque fois, le petit homme répondit :

– Non, pas lui.

– Êtes-vous certain de le reconnaître ?

– Je ne pourrai pas me tromper.

À dix heures, l’opération se continuait

toujours.

Tout à coup, Basile retint le bras de Bonenfant.

– Attendez...

– C'est lui ?

– Non, non, mais c'est quelqu'un que j'ai déjà vu.

– Bon, ça se peut, mais nous n'avons pas de temps à perdre.

Basile semblait réfléchir.

Bonenfant vint pour mettre une autre photo.

Mais Basile s'écria :

– Je l'ai !

– Quoi ?

– Cet homme-là aussi, je l'ai vu hier... oui, hier matin, au café.

– Il était avec l'autre ?

– Non. Il est entré vers huit heures, s'est assis à la fenêtre puis est ressorti vers neuf heures. L'autre est arrivé vers neuf heures et trois ou

quatre.

– Et a pris la même place ?

– Oui.

Paul donna une tape amicale sur l'épaule du chef.

– Nous sommes sur la bonne piste.

– Tant mieux.

Le chef prit la photo et l'examina :

– Jos Cadieux ! Je le connais. C'est un dur.

Quelques minutes plus tard, Basile reconnaissait la photo de Pit.

– Je vous remercie, monsieur Basile, dit le chef, vous nous avez rendu un fier service.

– Vous n'avez plus besoin de moi ?

– Non.

– Alors je vais retourner au café ?

– C'est ça.

Paul lui serra la main.

– Encore une fois, merci.

– De rien, de rien, monsieur Paul, ça fait plaisir.

Basile partit.

Le chef se frotta les mains.

– Enfin, nous tenons quelque chose. Et tout ça, grâce à votre cousin.

– Comment ça ?

– Si Guy ne s’était pas mêlé de cette affaire, les Barbus ne l’auraient pas enlevé et nous ne serions pas plus avancés.

– Mais c’est vrai.

Le chef retourna à son bureau.

Le journaliste le suivit.

– Qu’allez-vous faire maintenant ? demanda Paul.

– Faire arrêter ces deux chenapans.

– Vous savez où ils se trouvent ?

– Non, mais avec les photographies, j’en viendrai à bout.

– Vous allez les questionner J

– Oui. Un seul bandit, ça aurait été difficile de le faire parler, mais deux, c'est beaucoup plus facile.

– Je comprends, le bon vieux truc. Faire croire à l'un que c'est l'autre qui l'a trahi.

– Justement.

Paul se leva :

– Quant à moi je vais travailler sur mon côté.

– Comment ça ?

– Je vais faire annoncer la disparition de Guy et offrirai une récompense à celui qui pourra me donner quelques renseignements.

Les recherches des deux hommes aboutiront-elles à quelque chose ?

Si Pit et Jos sont arrêtés, parleront-ils ?

IX

Guy Verchères se réveilla en sursaut.

Une voix venait de crier :

– Guy Verchères, il est sept heures. Levez-vous. Nous irons porter votre déjeuner dans dix minutes.

L’Arsène Lupin canadien se frotta les yeux.

Il regarda autour de lui, se demandant où il était.

Puis, l’affreuse vérité lui revint à la mémoire.

Il était prisonnier des barbus.

Lentement, Guy sortit du lit et se mit à s’habiller.

– J’ai hâte de voir quel genre de travail on va me donner.

Dix minutes plus tard, il entendit ouvrir les deux portes.

On venait lui porter son déjeuner.

Un homme parut, portant un cabaret et, sur son bras, une longue jaquette comme celles dont se servent les cuisiniers.

– Voilà la houppelande que vous endosserez pour travailler.

– Merci.

– Votre déjeuner...

L'homme déposa le cabaret sur la table.

– Il est sept heures et vingt. Je reviendrai vous chercher vers huit heures moins quart.

– Très bien.

L'homme sortit.

Verchères se mit à manger avec appétit.

À huit heures moins dix exactement, deux bandits parurent.

– Suivez-nous, ordonna l'un d'eux.

Ils parcoururent de longs corridors pour arriver enfin dans une grande salle où il faisait très chaud et où ça sentait le bon pain.

Les deux hommes armés de mitraillettes restèrent en faction tout près de la porte.

Trois hommes en tout travaillaient.

Le chef boulanger qui était allé visiter Verchères la veille s'avança :

– Venez avec moi.

Il l'emmena vis-à-vis une grande table où se trouvait de la belle pâte blanche.

– Votre ouvrage ne sera pas difficile.

– Tant mieux.

– Vous n'aurez qu'à prendre cette pâte, la rouler légèrement et la placer dans ces plats en forme de pain. Quelqu'un viendra les chercher pour les mettre au four.

– Très bien.

Et Guy Verchères commença son ouvrage.

Il trouvait ça bien ennuyant, mais un sourire illuminait sa figure.

– On ne prendra pas Guy Verchères comme ça ! Je suis encore plus rusé qu'ils ne pensent.

Verchères ne souhaitait qu'une chose.

Qu'on le ramène à sa chambre pour le dîner.

L'heure du repas approcha en vitesse.

Vers midi, le chef cuisinier fit un signe.

– Venez ici.

Les deux gardes s'approchèrent.

– Ramenez Verchères à sa chambre.

– Bien.

Verchères jubilait.

– Enfin, je vais pouvoir mettre mon plan à exécution.

Guy fut ramené à sa chambre.

Avant que le garde ne s'éloignât, il demanda :

– Pouvez-vous m'apporter un journal en même temps que mon dîner ?

– Le grand chef décidera.

Verchères fouilla dans ses poches.

Il ne lui restait que son mouchoir, ses cigarettes et ses allumettes.

On lui avait enlevé le reste.

Dix minutes plus tard, le bandit revenait avec le cabaret.

Il avait aussi un journal.

– Merci infiniment, dit-il.

Aussitôt que le garde eut franchi la porte, Verchères se livra à un curieux manège.

Il prit sa fourchette et se piqua au bout d'un doigt.

Le sang commença à couler.

Alors, prenant l'allumette, il la trempa dans le sang et prit vivement le journal.

Sur la bordure blanche, il inscrivit ces quatre mots en lettres de sang.

AU SECOURS, GUY VERCHÈRES.

Ensuite, il déchira la partie du journal où il avait inscrit ces mots et glissa la feuille dans la poche de sa jaquette.

Alors il mangea avec appétit.

Vers une heure, ses gardiens revinrent.

Ils le ramenèrent à la boulangerie.

Verchères se remit au travail avec ardeur.

– Vous êtes satisfait de moi ? demanda-t-il au chef.

– Je n’ai pas à me plaindre jusqu’ici.

– Je fais mon possible.

– D’ailleurs vous ne travaillerez pas longtemps. Encore demain et c’est tout.

– Ah, pourquoi ?

– Je crois que le chef va vous déménager.

– Tiens, tiens !

Verchères était devenu subitement pâle.

Est-ce que le chef lui ferait rater son plan ?

Les secours arriveraient-ils trop tard ?

Il fallait quand même essayer.

– S’ils ne peuvent me délivrer, ils arrêteront au moins le reste de la bande.

Alors, Verchères tenta le grand coup.

Il regarda autour de lui.

Personne ne le surveillait.

Alors, il fit un petit trou dans la pâte et glissa le morceau de papier qu'il avait écrit.

Puis il replaça la pâte comme elle était, la roula légèrement et la mit dans un moule.

– Je ne souhaite qu'une chose, se dit Verchères, c'est que ce pain soit vendu au dehors.

L'audacieux plan de Guy Verchères réussira-t-il ?

Quelqu'un trouvera-t-il l'appel de l'Arsène Lupin canadien français.

X

Le professeur Toro était assis derrière sa boule de verre.

Les clients ne regorgeaient pas cependant chez le diseur de bonne aventure.

Soudain la porte s'ouvrit.

Une grande jeune fille blonde entra :

– Bonjour Rosita, dit le professeur.

– Bonjour professeur.

– Tu as besoin de mes services, je suppose ?

– Justement.

– Assieds-toi.

La jeune fille obéit.

– De quoi s'agit-il ? demanda le professeur.

– J'ai une grande nouvelle à vous apprendre ?

– Ah !

- Professeur, je me marie !
- Le professeur sursauta :
- Tu te maries ?
- Oui, professeur.
- Et tu as besoin de moi ?
- Oui.
- Je comprends de moins en moins. Je ne suis pas un prêtre.
- Je sais, je sais. D’ailleurs, je ne me marie que devant les autorités civiles.
- Ah !
- Mais voilà où j’ai besoin de vous. Mon futur mari n’a pas encore consenti.
- Eh bien ?
- Eh bien... je veux qu’il dise oui, vous m’entendez ?
- Je commence à comprendre. Tu maries un millionnaire, je suppose ?
- Oh non ! Je marie quelqu’un que j’aime.
- En tout cas, ça ne me regarde pas. Je suis

prêt à faire ton ouvrage.

– Combien me chargerez-vous ?

– Pour une chose comme celle-là, c'est \$5,000.00.

– \$5,000.00 ?

– Oui. \$2,500.00 avant et le reste après.

La jeune fille sortit de l'argent de sa sacoche.

Elle compta :

– Voilà.

Le professeur empocha l'argent.

– Où aura lieu la cérémonie ?

– Vous n'aurez à vous occuper de rien. Je vous le ferai savoir.

– Très bien.

– On viendra vous chercher.

– Entendu, mademoiselle Rosita.

Elle se leva :

– Je vous laisse le bonjour, professeur.

Elle sortit.,

Le professeur regarda son argent, puis :
– Quelle curieuse de femme !

*

Un autre jour passa.,
Malgré les efforts de la police, on n'avait pu retracer ni Jos, ni Pit.

Les journaux avaient annoncé la disparition de Guy Verchères.

Partout on offrait des récompenses.

Mais personne ne répondait.

Dans une vieille maison du faubourg de Montréal vivait la petite famille de monsieur Alphonse Dubois.

Monsieur Dubois n'était pas riche, loin de là.

Il aurait voulu qu'une fortune lui tombât du ciel.

Ce soir-là, en revenant de son travail, Dubois trouva la table prête ; il ne manquait que quelques

articles.

Dubois embrassa tendrement sa femme.

Dans la salle à manger, les trois enfants, assis autour de la table, faisaient leurs devoirs.

Dubois regarda sa femme.

– Je peux t’aider.

Madame Dubois sourît.

– Merci, tranche le pain !

Dubois sortit le pain et le couteau.

Il se mit à trancher en tranches minces.

Soudain il s’arrêta.

– Tu parles d’une bonne, dit-il à sa femme !

– Quoi donc ?

– Un morceau de papier dans le pain.

– Un papier ?

– Mais oui, regarde.

La femme prit la petite boule de papier.

– Je me plaindrai au boulanger demain.

– Tu fais bien, on ne paie pas pour rien.

Dubois continua à trancher le pain.

Madame Dubois s'approcha de la fournaise pour jeter le papier.

Mais la curiosité l'emporta.

Elle voulut voir ce qu'était cette petite boule.

Elle déroula le papier.

Soudain elle poussa un cri de terreur.

Son mari se retourna.

– Quoi ? qu'est-ce que tu as ?

– Regarde, sur le papier on dirait du sang !

L'homme prit le papier.

Il regarda.

Soudain un sourire illumina son visage.

Il prit sa femme par le cou et l'embrassa plusieurs fois.

Les enfants regardaient la scène avec stupéfaction.

– Qu'est-ce que tu as mon mari ? Viens-tu fou ?

– Il y a de quoi devenir fou.

– Comment ça ?

– Nous venons d’hériter... cette petite boule de papier, elle vaut \$1000.

Et sans en dire plus long, Dubois s’habilla et sortit pour téléphoner.

Il avait donc trouvé le message de Guy Verchères.

XI

La jeune fille décrocha le téléphone.

– Police-Journal.

– Monsieur Paul Verchères s’il-vous-plaît.

– Monsieur Verchères n’est pas ici.

– Mais c’est très important. Il s’agit de son cousin.

– Oh alors, appelez-le à Qu. 4859.

– Merci.

Quelques secondes plus tard, le téléphone résonnait chez les Verchères.

Paul décrocha :

– Allô ?

– Monsieur Paul Verchères ?

– Oui, c’est moi.

– Je vous appelle, c’est au sujet de votre

cousin...

Paul bondit :

– Vous savez où il est ?

– Je crois que oui.

– Vite, vite expliquez-moi.

– J’ai trouvé un message dans le pain. C’était écrit : « Au secours, Guy Verchères. »

– Dans le pain ?

– Oui, au milieu du pain.

Paul n’en revenait pas.

Mais il connaissait les habitudes bizarres de son cousin et les divers trucs pour se tirer d’affaire.

Il comprit que Guy avait dû employer ce seul moyen à sa disposition.

– Quelle sorte de pain ? demanda Paul.

– Le pain Rosita.

Le journaliste prit ensuite le nom et l’adresse de monsieur Dubois lui promettant de lui maller la somme promise, c’est-à-dire mille dollars.

Paul raccrocha :

Il sortit en courant de son appartement et sauta dans un taxi.

– Vite, à la sûreté municipale.

Le taxi partit en trombe.

Cinq minutes plus tard, Paul entra dans le bureau de Bonenfant.

– Vous avez l’air excité, qu’est-ce que vous avez ?

– Il y a de quoi, fit le journaliste. Je sais où se trouve Guy.

– Quoi ?

Paul lui raconta le coup de téléphone qu’il venait de recevoir.

– Le pain Rosita !

Le chef de police sauta sur le téléphone et appela un boulanger.

– Vous livrez le pain Rosita, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Pouvez-vous me donner l’adresse de la

manufacture ?

– C’est hors de Montréal. Un instant.

Le boulanger revint et indiqua l’endroit au chef.

– Il n’y a pas de temps à perdre.

Bonenfant donna des ordres.

Dix minutes plus tard, trois camions chargés de policiers armés jusqu’aux dents prenaient la route du nord.

*

Aussitôt le repas terminé, Guy Verchères reçut les ordres suivants par le haut-parleur.

– Monsieur Verchères, préparez-vous, vous partez dans quelques minutes.

Où allait-on le mener ?

Il ne le savait pas.

Il rageait.

On n’avait donc pas trouvé son message ?

Cinq minutes s'écoulèrent.

Puis, la porte s'ouvrit et deux hommes emmenèrent Guy Verchères.

Ils montèrent le petit escalier et arrivèrent au garage.

Ils le firent monter dans la voiture.

Verchères reconnut au volant un des hommes qui l'avaient attaqué chez lui. Le gros Pit.

– Les bandits baissèrent les stores puis la voiture démarra.

– Où m'emmène-t-on ?

Verchères n'en avait pas la moindre idée.

Ils roulèrent pendant une grosse demi-heure.

Enfin, la voiture s'arrêta.

On fit descendre Verchères.

Pit ne descendit pas.

– Je retourne là-bas, dit-il.

La voiture fit demi-tour et s'éloigna.

Verchères entra dans la maison suivi des deux gardes.

Cette maison était loin d'être une prison.

Près d'une porte, il aperçut le petit Chinois, le domestique du grand maître.

– Rosita est donc ici, pensa Verchères.

Le petit Chinois s'avança :

– Le grand chef veut vous voir monsieur.

Les deux bandits poussèrent Verchères vers la porte.

– Entrez ! dirent-ils.

Verchères poussa la porte.

Il aperçut Rosita, assise dans un grand fauteuil, vêtue d'un déshabillé à la mode et tenant à la main son porte-cigarettes.

– Bonsoir mon amour !

Verchères ne répondit pas.

– Je ne puis te parler longtemps, continua Rosita, mais je voudrais savoir... tu as bien réfléchi ?

– Oui.

– Et qu'as-tu décidé ? Es-tu prêt à m'épouser ?

Verchères répondit cyniquement :

– Je suis de plus en plus décidé à ne jamais vous épouser.

Rosita se leva :

– Très bien ! Demain matin, je t'épouserai quand même, malgré vous. La cérémonie a lieu à sept heures.

Elle se leva, mit son costume de moine et sa barbe et sortit.

Qu'arrivera-t-il ?

Et quel est ce mystérieux professeur Toro ?

XII

Verchères se verra-t-il poussé à marier cette folle ?

Trois voitures de la police filent à pleine vitesse.

Soudain ils ralentissent.

Ils approchent du but.

Dans le premier camion, Paul Verchères est assis tout près du chef de police.

– Nous allons arrêter ici, dit le chef, c'est plus prudent.

Le premier camion stoppe.

Les autres l'imitent.

Tous les hommes descendent.

– Nous nous divisons en trois groupes. Le premier aura à sa tête, Paul Verchères. Huit hommes avec lui. Vous attaquerez le cottage par

en avant.

– Bien.

– Un autre groupe composé de cinq hommes guettera l’arrière du cottage. Lieutenant Lefebvre sera à la tête de ce groupe.

Le lieutenant choisit ses hommes.

– Les autres, dit le chef, vous me suivez. Nous attaquerons le grand garage où se trouve la boulangerie.

Quelques secondes plus tard, les trois groupes se séparent.

Le chef Bonenfant a le plus grand nombre d’hommes avec lui.

Il entre dans le garage.

– La boulangerie est au sous-basement, dit l’un des hommes.

Dans le garage, il y a une voiture. Elle est encore chaude.

Lentement, le chef Bonenfant ouvre la porte qui descend à la cave.

Lentement en évitant de faire le moindre bruit,

il descend.

En bas, il entend des voix.

Soudain la lumière s'éteint.

– La police ! crie quelqu'un.

Bonenfant se précipite au bas de l'escalier.

Quelques hommes ont le temps de le suivre.

La fusillade commence.

Les autres ont dû rebrousser chemin car les bandits visent l'escalier.

Bonenfant allume sa lampe de poche. Tous les bandits sont massés dans le même coin ;

Le chef donne le commandement :

– Feu !

Les mitrailleuses tirent toutes en même temps.

On entend des cris.

– Stop ! crie Bonenfant.

Le feu cesse.

Bonenfant allume sa lampe. Mais il est accueilli par une série de balles. Heureusement, il a eu le temps de se coucher à plat ventre.

Il ne reste que quatre hommes debout.

Il a eu le temps de voir.

Alors le chef rampe, il se dirige vers le coin où se trouvent les hommes.

Il entend les respirations des bandits.

Soudain il se relève et frappe, frappe toujours au hasard.

Il sent qu'il touche le but de temps à autre.

– De la lumière, crie-t-il.

Un des policiers allume sa lampe.

Les autres se précipitent au secours du chef.

Quelques secondes plus tard, toute la bande est faite prisonnière.

Seulement trois policiers sont blessés.

Dans le cottage, il n'y avait que trois hommes qui n'ont opposé aucune résistance à Paul Verchères et ses hommes.

Mais malgré de longues recherches, on ne trouve aucune trace de l'Arsène Lupin canadien.

Bonenfant se voit obligé de donner l'ordre de

retourner à la sûreté sans emmener Guy Verchères.

*

Le chef, Paul Verchères et d'autres détectives ont décidé de passer la nuit blanche.

Ils questionnent... questionnent.

Mais les bandits ne veulent pas parler.

– Nous ne connaissons pas le chef... nous ne savons pas où est Guy Verchères.

Alors Paul prend une autre tournure.

Il pose la question suivante à un prisonnier :

– La voiture qui était dans le garage appartient à la bande ?

– Oui, répond le bandit.

– Qui en est le chauffeur ?

– Il y en a deux. Le Rouge et le gros Pit.

Le Rouge n'était pas parmi la bande.

Mais on avait arrêté le gros Pit.

Bonenfant le fit venir.

– Asseyez-vous !

Pit obéit.

Bonenfant commence :

– C’est regrettable pour vous Pit, mais un de vos hommes a parlé.

– Comment ça ?

– Nous savons que vous êtes le chef.

Pit sursaute :

– C’est faux... ce n’est pas moi.

– Ne mentez pas. On vous a vu partir avec Guy Verchères. Vous êtes allé le conduire ailleurs. Puis vous êtes revenu.

– Les salauds, fait Pit.

– Alors vous avouez ?

– Je ne suis pas le chef, c’est faux. C’est vrai que j’ai conduit l’automobile, mais je ne faisais qu’obéir.

Bonenfant se penche vers Pit :

– Écoutez Pit, toutes les preuves sont contre

vous. On vous reconnaît pour le chef. Vous serez pendu.

Pit crie :

– Mais ce n'est pas vrai... ce n'est pas moi.

– Alors, il n'y a qu'un moyen de vous tirer de là, c'est de nous aider à arrêter le véritable chef.

– Mais je ne le connais pas.

– Non mais vous savez où se trouve Verchères, et lui sait qui est le chef. Vous comprenez ?

Pit sue à grosses goûtes.

Il a peur, après quelques secondes, il se décide :

– Je vais parler...

XIII

Guy Verchères se réveille en sursaut.

Il y a quelqu'un près de lui.

Mais l'homme lui fait un signe :

– Silence, ne parlez pas, je vais vous sauver.

– Qui êtes-vous ? fait Verchères en se levant.

– Ça n'a pas d'importance.

L'homme fixe étrangement Verchères.

– Vous voulez sortir d'ici ?

– Oui.

– Vous êtes prisonnier de Rosita. n'est-ce pas ?

– Si !

– Votre nom est Guy Verchères ?

– Oui.

L'homme le fixe toujours.

Verchères se sent drôle.

– J’ai mal à la tête.

– Ah !

L’homme se rapproche.

– Regardez-moi un instant. Vos yeux...

Verchères fixe l’homme, il ne peut plus en détacher son regard.

– Dormez... dormez... fait l’homme lentement... dormez !

Verchères retombe sur son lit.

L’homme se lève et se frotte les mains d’un air triomphant.

– Habillez-vous, dit-il à Verchères.

Machinalement, sans savoir ce qu’il fait, Verchères obéit.

L’homme ouvre la porte.

– C’est fait.

Rosita entre.

– Merveilleux, professeur, fait-elle en regardant Verchères.

Le professeur Toro emmène Verchères dans une petite salle où il y a deux fauteuils.

Elle fait asseoir Verchères dans un grand fauteuil.

Puis elle-même prend place dans l'autre fauteuil.

Près d'elle se trouve le petit Chinois.

Du côté de Verchères, le professeur Toro.

Un homme de loi s'approche.

Il a un gros livre à la main.

Il se place entre le couple.

– Guy Verchères, voulez-vous prendre pour femme Rosita Delmor ici présente ?

Le professeur se penche vers Verchères.

L'Arsène Lupin canadien répond d'une voix forte :

– Oui.

L'homme de loi se tourne vers Rosita :

– Rosita Delmor désirez-vous prendre Guy Verchères ici présent, comme mari ?

– Oui.

L’homme s’approche avec le gros livre.

Le professeur se penche vers Verchères :

– Signez ! Guy Verchères.

Guy obéit.

Le professeur tape deux fois dans ses mains.

– Réveillez-vous !

Verchères fait un saut.

Il regarde autour de lui.

Il aperçoit Rosita signant dans le livre, puis les deux témoins !

Vivement il s’empare du livre.

Sa signature est bien là !

Rosita Delmor est maintenant... SA FEMME.

Verchères n’en reviens pas !

Tout à coup, la porte s’ouvre brusquement :

Un bandit se précipite dans la salle.

Rosita bondit sur ses pieds.

– Je veux voir le chef, dit le bandit !

Le petit Chinois s'avance :

– Que lui voulez-vous ?

– La police !

La stupéfaction est à son comble.

Le professeur vient pour mettre la main dans sa poche.

Guy Verchères réagit.

Vif comme l'éclair, il bondit et se saisit du revolver que le professeur venait de sortir.

– Haut les mains tous ! crie-t-il.

Rosita crie :

– Arrêtez, ne tirez pas... n'oubliez pas que vous êtes... mon mari !

Mais cela n'occupe plus Verchères.

Soudain, la lumière s'éteint dans la pièce.

Quelqu'un a coupé l'électricité.

Verchères se couche à plat ventre.

Il était temps.

Il entend un coup de feu puis un cri.

– Quelqu’un a été touché !

Soudain, un peu partout dans la maison, il entend des coups de feu.

Verchères prend garde de ne pas remuer.

Il sait que dans cette pièce il reste encore quatre personnes armées.

– Il ne peut combattre quatre assaillants en pleine noirceur.

Soudain il entend ouvrir la porte et aperçoit une lampe de poche.

– La police !

En effet, c’est bien la police !

Trois hommes font irruption dans la pièce.

– Haut les mains, tous ! Que personne ne bouge.

Verchères se relève.

Un homme bondit de la porte.

– Guy !

– Paul !

Ils se serrent la main.

Guy se retourne et regarde autour de lui.

À quelques pas en arrière, il aperçoit Rosita baignant dans son sang.

La balle tirée par un des bandits et destinée à Verchères a frappé la pauvre folle.

Paul jette un coup d'œil sur la jeune fille :

– Dieu qu'elle est belle ! qui est-ce ?

– Ma femme ! fait Guy.

Paul sursaute.

– Quoi ?...

Il touche à son cousin :

– Guy tu es fou ! Ta femme ?

Pour toute réponse, Guy va chercher le registre.

– Mariage en bonne et due forme !

Paul n'en revient pas !

– Mais qui est-elle ?

– Le chef de la bande des Barbus, son nom est Rosita.

– Et tu l'as épousée ?

– Oui.

Et Guy lui raconte ce qui s'est passé !

– Mais alors, tu as été magnétisé. Tu n'avais pas le plein consentement de ta volonté ?

– Je sais mais qui peut le prouver ?

Paul se saisit du livre.

Il arrache la feuille et y met le feu.

– N'en parle jamais ! Personne ne saura que tu es un veuf !

Les deux cousins se mettent à rire.

Quelques minutes plus tard, ils quittent cette fameuse maison dont Guy Verchères se souviendra toute sa vie.

Le maire en personne vint féliciter Verchères du beau travail accompli.

– Ma population vous est bien reconnaissante, dit-il en terminant.

Les membres de la bande des Barbus ont tous hérité de vingt à trente ans de travaux forcés.

Verchères a remporté une autre belle victoire et a sauvé par le fait même un nombre incalculable de vies. Les Barbus resteront dans la mémoire des gens un fait inoubliable.

Cet ouvrage est le 603^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.